

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 2 AVRIL, 1835. N° 19.

MELANGES.

ISAURE ET PHILIPPE STROZZI.

Tu sai che in vano l'uccisor d'alexandro
Asilo escampo spero trovare in libera contrada,
Tuo brando il giunse entro Venezia. *

Philippe Strozzi, après de grandes agitations politiques, quitta sa patrie, et vint en France chercher le repos. Sans y avoir pris aucune part, il fut accusé de complicité dans le meurtre d'Alexandre de Médicis, parce que Lorenzo, qui dans une orgie avait donné la mort à Alexandre, vint le confier à Strozzi, retire alors dans les états de Venise, et qu'il se laissa entraîner à une tentative pour rétablir l'ancienne forme de gouvernement en Toscane. La révolution était arrêtée; mais Strozzi, agent principal, manqua de fermeté, et, après mille vicissitudes, il se décida à quitter sa patrie, et vint en France réparer par le commerce les brèches faites à sa fortune. Ce fut pendant son séjour à Lyon qu'ayant déployé, dans une émeute populaire une fermeté qui sauva la vie au gouverneur et à sa famille, Strozzi devint l'objet de la vive reconnaissance et de l'amour passionné d'Isaure, fille unique de ce gouverneur, douée d'une rare beauté, miroir fidèle de l'âme la plus noble. Strozzi n'avait pas cet extérieur qui séduit les femmes; mais à l'avantage d'une taille superbe et de l'aspect le plus imposant, il joignait le mérite qui frappe les grands cœurs, et celui d'Isaure était au niveau du cœur de Strozzi.

Errant, à côté de sa jeune amie, aux bords charmans du Rhône, Strozzi osa rêver un paisible bonheur; il oublia ses projets, les entreprises de ses premières chances années, et ne forma plus d'autres vœux qu'une vie d'amour près d'une femme idolâtrée.

Strozzi avait été uni à Clarisse de Médicis; mais cet hymen ne fut que le fruit d'une combinaison d'état; et, quoique Strozzi eut soutenu avec vigueur les droits de sa première épouse, jamais il n'éprouva pour elle aucun mouvement sympathique: Isaure seule régna sur cette âme ardente et noble. Les fêtes de l'hymen se préparaient sous les auspices de l'amour, lorsque tout à coup l'objet d'une ardeur si vive disparut. Non loin de la délicieuse maison que Strozzi habitait aux bords du Rhône, était une promenade solitaire où souvent Isaure précédait son amant; elle venait s'y livrer aux douces reveries d'un présent enivrant et à toutes les illusions d'un heureux avenir. Depuis quelque temps elle avait cessé de s'y rendre, ayant remarqué et fait connaître à Strozzi qu'elle se voyait

suivie et observée par deux étrangers d'un fort sinistre aspect. Strozzi, sans inquiéter Isaure, fit surveiller ces lieux, priant sa jeune amie de ne plus les fréquenter. Toutes les précautions de la prudence furent prises: mais *al destino opporsi è van*: Strozzi et la belle Isaure en firent la cruelle expérience. Le farouche successeur d'Alexandre, placé au rang suprême par l'entremise de l'Autriche, non contente de l'exil de son illustre ennemi, se complut dans l'idée de son infortune, et parvint à y ajouter la plus cruelle de toutes, en lui faisant enlever l'objet de son amour. Isaure disparut la veille du jour fixé pour la célébration de son mariage avec Strozzi; des tablettes tombées de la poche d'un des ravisseurs ne laissèrent aucun doute sur l'auteur de ce crime, et, peu d'heures après Strozzi était sur la route de Toscane, et, quoi qu'il eut soin de se cacher, le retour d'un si illustre exilé ranima, comme par une étincelle électrique, les espérances du parti populaire. Les mots de patrie, de liberté, de droits des citoyens, recommencèrent à circuler en secret.

Pour le malheur de Strozzi, ses partisans parvinrent à remplacer peu à peu les regrets de l'amour par les chimères funestes de l'ambition, plus violentes alors dans l'âme de Strozzi, parce qu'elles étaient stimulées par la jalousie et l'espoir de se venger d'un odieux ravisseur. À l'aide de Caponi, il mit sur pied quelques milliers de soldats, qu'il conduisit à Bologne, où il apprit qu'Isaure n'avait pas cessé de vivre. Dès ce moment, il suivit ses projets avec une nouvelle vigueur. Hélas! cet amour si vrai devint la cause de sa perte et de celle qui l'inspirait! Strozzi, sans négliger les grands intérêts d'un chef de parti, donnait bien des instant à la recherche d'Isaure qui était effectivement au pouvoir de Cosmo de Médicis. Les troupes de l'empereur remplissaient Florence, Pise et Livourne, Strozzi un soir recut une lettre mystérieuse. Il quitte aussitôt son camp *di Montemarlo*, amenant seulement quelques hommes d'élite, court arracher Isaure à son ennemi, et revient au poste de l'honneur au moment où Médicis faisait attaquer le camp par trois mille hommes. Malgré des prodiges de bravoure de la part des conjurés et l'immortelle valeur de Strozzi, les soldats de Cosmo remportèrent une victoire complète. Désarmé et tombé entre les mains d'un des capitaines de Médicis, Strozzi demanda, pour toute grâce, de n'être point conduit à Florence, et n'obtint qu'un refus. Cosmo, en lâche ennemi, flétrit son triomphe, en se faisant amener l'illustre proscrit. Il joignit l'oubli de tous les devoirs à ce manque de générosité, et pour se venger en

bourreau des refus d'une femme, il se souilla du supplice de Strozzi, contre lequel réclamèrent en vain Catherine et Paul III. Il ne rougit pas même de se souiller du sang de celle dont il ne put fléchir le courage et corrompre la vertu. Strozzi avait confié Isaure à des mains qu'il dut croire incorruptibles; mais l'or et les viles séductions des agens de Médicis, gagnèrent les protecteurs de cette infortunée. À l'instant où Strozzi fut livré à son ennemi, la malheureuse Isaure se trouva de nouveau en présence de son ravisseur. Cette fois ce fut pour y apprendre que le malheur pouvait encore augmenter pour elle ses pointes acérées. Le barbare osa mettre la tête de Strozzi au prix de son opprobre! "Fière beauté, lui dit-il, tu verras s'épuiser goutte à goutte le sang du rival que j'abhore, sous les mains des bourreaux et dans l'horreur des tortures, ou toi-même tu lui annonceras en ma présence que tu préfères les embrasemens du souverain à la tendresse du proscrit. Sa vie dépend de ta réponse." Une rapide pensée passa dans le cœur d'Isaure. "Je cède, j'obéis; je t'appartiendrai, Médicis," répondit-elle. Conduis-moi près de Strozzi. Demain, répondit le tyran, demain tu le verras en présence du tribunal sacré. Songe qu'un mot, un geste contraire, seroit l'arrêt d'une mort lente et ignominieuse. — L'ignominie n'atteindrait que les assassins du héros, répondit Isaure. Mais je veux sa vie; comptez sur moi. *Sarò vortra!*" Pendant que la malheureuse Isaure était en présence de son tyran Strozzi, plongé dans un cachot, s'y trouvait moins à plaindre par l'idée d'avoir assuré sa fuite. "Isaure, chère et malheureuse Isaure, s'écriait, va revoir les lieux charmans où Strozzi osa rêver le bonheur; va, chère Isaure, répéter sous les ombrages de ta noble patrie un nom cher à ton cœur, et *non ignoto, forse non ignudo di qualche gloria*. Fuis, fuis, chère Isaure! Hélas! les bords chéris de l'Arno ne te rediroient bien-tôt que les soupis de la terrible agonie de celui à qui tu as tout sacrifié.

Bientôt soumis aux tortures, invention dignes des enfers, un des juges-bourreaux dit à Strozzi: "Tu nies en vain, Strozzi, d'être l'assassin d'Alexandre; vois qui t'accuse et dédaigne." Un rideau se lève, et le fond de la salle montre à Strozzi Isaure éciatante de parure et de beauté, assise près de Médicis. Strozzi enchaîné, s'écria, en montrant et en secouant ses fers: *Son queste, vili, le battaglie vostre!* §

Son cœur le devina le stratagème, car il ne pouvait soupçonner le cœur d'Isaure. Son regard découvrit sous la pompe royale le deuil et la constance d'un inamuable amour.

“Isaure, s'écria-t-il, qui t'a livrée à son affreux pouvoir?” La belle et noble Française, s'avancant de quelques pas, répondit avec vivacité, mais d'une voix courageuse: “La plus lâche des trahisons, digne du tyran qui a cru me corrompre par l'espoir de ta liberté. Strozzi, noble amant époux d'Isaure, époux adoré, ta mort est résolue, car ton lâche ennemi tremble encore au seul aspect de l'homme qu'il tient enchaîné; Strozzi je ne te survivrai pas; reçois mes derniers adieux et l'assurance qu'Isaure n'a aimé que toi, n'a été qu'à toi sur la terre.” Elle ne put achever. A un cri de rage que profère le tyran, le rideau re tombe; Isaure disparut; un son étouffé comme le dernier souffle d'un agonisant, porta l'effroi dans l'âme de Strozzi et la terreur même parmi les juges, dociles instrumens des fureurs de Medicis. Isaure avait cessé de vivre. Strozzi fut rapporté dans son cachot, et trompant la barbare espérance de son cruel persécuteur, il s'y donna la mort, en traçant avec son épée sanglante le nom d'Isaure et ces mots:

Isaura, vengo;

Se non ho saputo vivere, so morire ¶

On dit à Florence “et les âmes tendres, les imaginations ardentes accueillent et caressent ces bruits populaires,” on dit que, depuis la mort d'Isaure et de Strozzi, Medicis implora en vain le repos; qu'aussitôt que les horloges de Petti annonçaient l'heure de la mort d'Isaure, une forme svelte et gracieuse, enveloppée d'un linceul, s'attachait aux pas de Medicis murmurant à ses oreilles: *M'hai voluta tua, e tua sono*; et qu'au milieu des pompes de la cour, on voyait une main sanglante s'unir à la main tremblante de l'assassin d'Isaure et de Strozzi.

* Tu sais qu'en vain le meurtrier d'Alexandre espérait trouver un asile dans un contrée libre: ton fer l'atteignit à Venise.

† C'est en vain qu'on s'oppose à sa destinée.

‡ Non obscur, non pas même deslirés de toute gloire.

§ Voilà, lâches, vos combats, vos batailles:

¶ Je viens, Isaure; si je n'ai su vivre, je sais mourir.

‡ Tu as voulu que je fusse à toi; me voici.

Un propriétaire de Saint-Paër, canton de Duclair, quatre lieues de Rouen, doit la vie à une singularité qui mérite d'être racontée un incendie s'étant manifesté chez lui au milieu de la nuit; voici comment, couché et endormi, il a échappé de sa personne à ce désastre: Depuis quelque tems son grenier était rempli de rats, qui souvent, par le bruit qu'ils faisaient, l'empêchait de dormir.— Pour effrayer la genit portant queue et lui faire cesser son tapage, le sieur Durand avait placé dans son grenier une sonnette dont le cordon répondait à la tête de son lit. Quand les habitans de cette nouvelle *Katopolis* prenaient par trop d'ébats, aussitôt un coup de sonnette leur commandait le silence; il paraît même qu'il était assez dociles à cet avertissement; et qu'ils obéissaient au signal du maître de la maison.— Le sieur Durand, pendant la nuit en question, ayant entendu du bruit et quelques craquemens, crut que ses voisins de l'étage supérieur se livraient à leur passe-tems ordi-

naire. Un coup de sonnette est aussitôt donné; le bruit ne cessant pas, un second, puis un troisième sont réitérés; mais ils sont comme le premier sans résultat. Ne sachant à quoi cela tient, le sieur Durand se leve, voit alors toute la toiture de son bâtiment embrasée, et n'a que le tems de se sauver: le plancher était près de tomber. Sans cette fuite précipitée, il eut été infailliblement écrasé. Un trou a été pratiqué à l'une des murailles de la maison, afin de pouvoir retirer des flammes quelques objets mobiliers.

Extraits des Journaux Français.

SUICIDE.—Un jeune célibataire du quartier St-Jacques, le sieur, B... âgé de 30 ans à peine arrivant à Paris, éloigné de sa famille, et dans une position assez brillante. Reçu dans le monde, il admettait chez lui par réciprocité d'égards et de convenances, tous ceux qui l'accueillait. Un des soirs derniers, il se disposait sans doute à recevoir ou à aller en soirée. Ce qu'il y a de positif, c'est que plus soigneux encore que de coutume, il se fit raser et artistement tailler et friser les cheveux; puis il se vêtit d'un habillement neuf, sans oublier les bas de soie et le pantalon collant. Ainsi coiffé, il prépara lui-même, avec une sorte de gaieté, non pas les flambeaux de l'hymen, mais ceux de la mort qu'il semblait voir arriver comme un des plus heureux momens de sa vie.

Il disposa, avec les soins les plus minutieux, le charbon mortel dans un vase qu'il met près de son lit de repos; ensuite il alluma six cierges qu'il plaça autour du lit, avec une certaine symétrie, et il dit à ses voisins: Je vais éclairer mon imagination et me préparer à un grand voyage; c'est au sein d'une nouvelle et grande famille que je vais désormais porter mes affections. “Il ne tarda pas à rentrer chez lui, et deux heures après il a été trouvé mort sur son lit, environné des cierges encore allumés et dans son costume de bal.

On ignore les motifs d'un suicide aussi bizarre qu'alléchant.

SAINT-OMER, 26 décembre.

Voici une plaisante aventure dans la forme, et qui, au fond, n'a cependant rien de plaisant. Samedi vers minuit, une espèce de fantôme apparut au factionnaire placé devant les armes de la porte d'Arras. Il le vit passer furtivement devant lui et filer le long du mur opposé. Le factionnaire étant blanc comme tous les fantôme et la pâle lueur du réverbère, comme l'est habituellement celle de tous les réverbères possibles à cette heure dans notre bonne ville Audomaroise, lui donnait un air de spectre échappé d'un tombeau. Le soldat, fidèle à sa consigne appela aux armes! le poste sortit aussitôt et se mit à la poursuite du fantôme, mais celui-ci disparut aussitôt dans les profondeurs de la terre. On s'approcha, et au moment où des flammes allaient sans doute s'échapper de la surface terrestre et exhâler une odeur sulfureuse, on s'aperçut que le prétendu envoyé de Méphisto phélès avait disparu dans une cave. Grand effroi parmi les gens de cet asile souterrain, qui crurent que c'était le diable ou un voleur. Mais ils furent rassurés lorsqu'ayant allumé une chandelle, ils reconnurent dans ce fantôme une jeune fille n'ayant pour tout vêtement qu'un soulier à un pied et un bas à l'autre et à laquelle on donna un manteau pour qu'elle pût arriver chez elle dans un état plus décent. On dit que cette malheureuse a été enivrée par un voiturier qui la mit dans cet état, sur la route, à quelque distance de la ville. La justice prend des informations sur cette affaire.

Toutes les plaisanteries ne sont pas de bon goût. En voici une dont les auteurs déplorent en ce moment le fâcheux résultat.

Le nommé W..., ouvrier dans une fabrique du faubourg du Temple, avait quitté ses travaux de

depuis huit jours pour se livrer aux excès de boisson qui étaient devenus chez lui une espèce d'habitude. Ne le revoyant pas revenir aux ateliers, ses camarades plaisantèrent beaucoup sur son absence, et l'un d'eux dit: “Il est peut-être mort. Ça peut bien être répondu un autre.” Puis un troisième ajoute: “S'il en est ainsi, amusons-nous à le pendre en effigie”.

La proposition est aussitôt mise aux voix et adoptée à l'unanimité. Une corde est apportée, un manequin est bien vite travesti avec les habits de W..., et tous les camarades sont invités par lettres-closes à venir à son enterrement. Aucun des conviés ne manque à l'appel, et l'un d'eux en voyant ce manequin suspendu par le cou, crut véritablement que c'était le corps de W..., tant la ressemblance extérieure était frappante.

Poussant jusqu'au bout cette mauvaise plaisanterie, on alla jusqu'à délibérer sur le mode à observer pour la cérémonie des pompes funèbres.— C'est à la Courtille et dans un cabaret qu'on résolut de se rendre non pas pour célébrer l'enterrement, mais pour y faire la Noce, au milieu des civets et de l'excellent vin à huit sous la Pintz. Pendant ce temps-là, W..., cherchait à rentrer à l'atelier; mais dépouillé de toutes ses ressources, et redoutant aussi les reproches de son maître, il n'osa plus se présenter.

Ce malheureux était déjà profondément affecté de son infortune, quand arriva près de lui un de ses camarades qui lui révéla ce qui se passait, qui lui dit que l'ayant cru mort, on l'avait suspendu par le cou, et que dans ce moment même on chantait ses louanges dans le cabaret de la Courtille, lieu choisi comme étant le cimetière qui convenait le mieux à sa sépulture.

Toutes ces circonstances réunies frappèrent comme un coup de foudre l'esprit du malheureux ouvrier, qui répondit: “Maintenant je ne puis être que l'objet de leurs mépris; privé de tous moyens, il ne me reste plus qu'un parti, celui de mourir.” Il exécuta son fatal projet, et en quittant la barrière, ses camarades sont arrivés pour couper la corde; mais l'infortuné avait cessé de vivre.

Le chouan Martin, condamné à mort par la cour d'assises de la Loire-Inférieure, a été exécuté le 31 décembre sur la place Viarme, à Nantes. Voici les détails de cet événement, racontés par l'ami de la Charte, de Nantes,

“Ce n'est que quelques heures avant de lui faire trancher la tête, qu'on apprit à Martin le rejet de son recours en grâce. Dès qu'il sut qu'il devait mourir, il s'écria: “Vive Henry V... C'est un gouvernement sanguinaire qui périra sous Henry V... Henri V viendra me venger... Je meurs pour Henry” et la religion! Loin de montrer de l'abattement. Martin a prouvé un courage extraordinaire qui ne peut être que le fruit du fanatisme. En montant d'un pas ferme et assuré dans la charrette, il s'est écrié: Vive Henry V! Vive la Religion! Puis, regardant la foule qui l'entourait il lui a adressé d'un ton expressif ces paroles: Peuple sanguinaire!... Quelques voix ont répondu à bas les chouans! mais on a généralement commandé le silence. Avant de sortir de la prison il avait dit: Je prie pour mes amis et mes ennemis, et pendant tout le trajet il répétait de distance en distance: Henri me vengera.

“Martin est monté sur l'échafaud avec la même assurance qu'il avait manifestée: il est mort avec un courage surprenant. Tout étant fini, la foule, qui n'avait cessé d'être muette, s'est retirée silencieusement.

“En apprenant que pour lui, la peine de mort était commuée en celle des travaux forcés, à perpétuité, Beilaud s'est écrié: “J'aimerais mieux la mort que les Galères! je préférerais le sort de Martin.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Un colonel anglais, M. Lyster, logeait à l'hôtel des Ambassadeurs, avec son cheval et son bull-dog. De temps en temps, le colonel entrait dans l'écurie avec le chien. Tandis que le maître visitait le cheval, le bull-dog attaquait un bouc fort méchant, et qui pourtant

grâces au ciel ce moment est arrivé. Et déjà l'on peut se promener, sans courir le désagréable risque de se gêner le bout du nez ou les oreilles. Depuis quelques jours la température est douce et l'on respire avec délices cet air tempéré, surtout quand on se rappelle la rigueur du froid que nous avons eu à supporter si longtemps cet hiver, malheureusement il y a compensation à tout, au bien comme au mal: ce changement de température a fait fondre la neige et les chemins sont déjà presque impraticables dans les campagnes. D'un autre côté, l'écoulement du fleuve se fait petit à petit et l'on ne peut déjà plus faire la traversée sans danger, à ce sujet nous rappellerons à nos lecteurs qu'à cette époque il arrive toujours plus ou moins d'accidents et qu'il vaut mieux remettre une affaire, quelque pressée qu'elle soit que de s'exposer à périr.

Comme le dégel a eu lieu à différentes reprises, la glace a perdu beaucoup de son épaisseur et tout fait espérer que le 15 d'Avril ne se passera pas sans que nous voyons cette innombrable quantité de petites voitures, qui couvraient le St. Laurent, remplacées par nos énormes châteaux flottans; époque désirée, qui rendra de la vie au commerce, de l'activité aux affaires et du pain aux ouvriers.

Le Créateur, qui connaissait que l'homme aimerait le changement, a eu soin de faire succéder la nuit au jour et le printemps à l'hiver, pour exciter ses sensations. En effet si nous ne souffrions pas quelque fois du mauvais temps, nous ne jouirions pas, avec autant de délices d'un beau jour d'été; de même si notre beau fleuve ne se couvrait jamais de glace, si une navigation constamment libre amonait chaque jour de nouveaux bâtimens dans le port de Montréal, on ne ressentirait pas cette sensation agréable qu'on éprouve, au printemps, à l'arrivée des premiers vaisseaux et au spectacle du renouvellement de cette activité commerciale qui donne à ce port l'aspect d'une fourmillière humaine.

Il paraît que la société des bateaux à vapeur de Montréal a acquis tous les steamboats naviguant de cette ville à Québec, à l'exception du PATRIOTE CANADIEN. On ne sait quelle sera la destination de ce bâtiment pour cet été. Il paraît que ses affaires s'embrouillent de plus en plus, et il vogue, sans pilote ni gouvernail, au gré des vents et du caprice, lors de son début, il combattit généreusement, en faveur de ses auteurs, contre le monopole de la GRANDE BRETAGNE, mais il ne remporta qu'une demi victoire. L'année suivante plus heureux sur un autre théâtre, il fut très utile au commerce par la réduction qu'il opéra dans les prix de transport, qui, avant son apparition sur la scène, étaient très élevés. Que fera-t-il cette année; c'est ce que tout le monde se demande sans pouvoir répondre à la question, nul doute que le commerce ne doive désirer de le voir continuer à courir son opposition contre ses gigantesques concurrents. A cela il y a des dangers de plus d'une sorte, mais qui peuvent être évités avec beaucoup de constance et d'adresse. Le Patriote peut lutter avec ses confrères, pour le prix du fret, dans le port; mais, en pleine rivière, il doit éviter les atteintes de JOHN BULL. En résumé il est malheureux pour les propriétaires et les créanciers de ce steamboat que les personnes, chargées de son administration, ne se soient pas mieux entendues jusqu'ici. Ce bâtiment avait été construit dans une bonne et utile intention, mais comme de mille autres bonnes intentions il n'en est résulté aucun bien. Espérons néanmoins que le comité, instruit par l'expérience, finira par prendre une direction opposée à celle suivie jusqu'ici et qui a été si funeste à tous ceux qui ont eu des intérêts dans cette malheureuse affaire. Jusqu'à ce moment on pu dire du Patriote que s'il ne ressemble pas à la Tour de Babel pour sa construction au moins ceux qui l'ont construit et qui en ont l'administration ne ressemblent pas mal aux ouvriers qui voulaient ériger cette tour, et qui ne s'entendaient pas entre eux. Puisque nous parlons de l'écriture nous finirons cet article par un passage qui en est extrait "toute société, dévisse contre elle même, périra."

BATAILLE ENTRE LES SAUVAGES ET LES POLONAIS.—Il paraît d'après une lettre reçue cette semaine d'un respectable Polonais établi à la Nouvelle-Orléans que environs 20 de ses compatriotes, ne trouvant aucun secours et absolument sans ressources, partirent de la Nouvelle-Orléans pour Mexico voyageant par terre sans guide et sans connaissance du Pays ils se perdirent.— Alors il furent attaqués d'une manière féroce par une troupe de Sauvages. Les Polonais avaient environs 5 fusils, et ils se battirent longtemps avec courage. Ils tuèrent un grand nombre de leurs ennemis. Mais ils eurent deux de leurs compagnons tués et le reste blessés. En sorte que de leur nombre, un seulement put revenir à la Nouvelle-Orléans.—PLAISBURGH REPUBLICAN.

ACCIDENT DEPLORABLE.—Lundi 21 du courant, un Français nommé Amelau, traversait le lac vis-à-vis Chazy pour passer une femme du côté de l'état de Vermont. En s'en revenant le soir, ils tombèrent dans une crevasse et comme le temps était très froid et l'obscurité profonde, il n'en put faire sortir ses chevaux. M. Amelau tâcha de gagner le bord; probablement pour demander du secours; mais ses vêtements étant mouillés il ne put faire plus d'un demi mille; alors il tomba sur la glace, où on le trouva le lendemain matin sans vie. La pauvre femme fut aussi trouvée morte à quelque distance du traineau, un des chevaux était entièrement sous l'eau et l'autre entouré d'une glace solide.

La même nuit un homme nommé Pickuy fut trouvé sans vie sur la glace dans la Baye de Monty à douze ou quinze milles au nord de ce village.—IBID.

ACCIDENT.—Lundi dernier plusieurs trains se suivent, en revenant de Montréal se dirigeant vers la Tortue. Arrivés à peu près vis-à-vis de Laprairie, tout-à-coup la glace s'enfonça sous les pieds des chevaux des deux premières trains et bientôt chevaux et trains disparues, entraînés par le courant. Les conducteurs qui venaient derrière, s'empressèrent de retenir leurs chevaux et coururent aux secours de leurs compagnons, qui se noyaient. Le beau frère d'un de ces derniers parvint à le saisir par le revers de la manche de sa capote et il le souleva avec la plus grande peine attendu que son compagnon dont on ne voyait plus que le sommet de la tête, l'avait saisi par la ceinture. Enfin, quoique la glace se rompit à chaque instant sous leurs pieds, ils parvinrent à se retirer du gouffre, qui devait les engloutir et ils arrivèrent à Laprairie transis de froid et malgré la perte de leur chevaux, remerciant le Ciel qui les avait tirés d'un danger aussi imminent.

DECES.

Décédé.—A St. Césaire, le 24 du courant, après une longue et douloureuse maladie, supportée avec une résignation vraiment chrétienne, Monsieur CHARLES BISAILLON, ci-devant marchand épicer de Montréal, âgé de 33 ans.

AVIS DIVERS.

ATTENTION!!!

NOUS prions Messieurs nos ABONNÉS qui n'ont pas encore payé le premier trimestre de leur souscription à L'IMPARTIAL de vouloir nous le faire parvenir avec le montant du second commencé le 26 FEVRIER dernier. Nos SOUSCRIPTEURS de Montréal pourront faire leur paiement dans les mains de M. BENJAMIN STARNES, Ecuyer Marchant, près du Marché-Neuf, vis-à-vis la Maison neuve de M. Rasco.

Laprairie, 12 Mars, 1835.

LES PERSONNES, à qui le Soussigné a prêté des LIVRES, sont instamment priées de les lui faire parvenir le plutôt qu'il leur sera possible.

N. D. J. JAUMENNE,

Laprairie 12 Février, 1835.

AVERTISSEMENTS.

A VENDRE à des conditions très avantageuses et à des termes de paiement faciles pour l'acquéreur **UNE TERRE** située dans la Paroisse de St. Isidore à une lieue de distance de l'Eglise, bien boisée en Pin, Epinette et autres bois, de trois arpents de front sur vingt cinq de profondeur, sa deventure sur le grand chemin qui conduit à la Paroisse Ste. Madeleine et aux Etats-Unis. Cette propriété offre des grands avantages pour les commerçans en bois, qui en tirant parti du bois trouveront un sol très productif.

Pour plus grandes particularités et les termes de paiement on pourrait s'adresser à cette Imprimerie ou au Propriétaire Soussigné.

HYACINTHE GUERIN.

Laprairie, 11 Décembre, 1834.

A VENDRE

A des conditions faciles un superbe ETALON de race métis, avantageusement connu par les beaux POUAINS qu'il a produit. ce CHEVAL est âgé de SEPT ANS réunit toutes les qualités désirables dans un ETALON, s'adresser à L'OFFICE DE L'IMPARTIAL pour connaître les conditions qui seront avantageuses.

Laprairie, 9 Mars, 1835.

ATTENTION!!!

MONSIEUR N. D. J. JAUMENNE, ayant résigné la place d'Instituteur qui lui avait été conférée par Messieurs les Syndics du premier Arrondissement d'Ecole du district de Laprairie a l'honneur d'informer les pères de familles qu'il donnera chez lui, ou dans le Village, des leçons de Grammaire et d'Orthographe Française aux jeunes gens qui désireraient se perfectionner dans l'étude de cette langue. Il pourra également enseigner la Géographie et l'Arithmétique aux personnes qui le désireront.

Le prix de ses leçons sera modéré et proportionné au nombre de jeunes gens qui se réuniront.

Laprairie, 11 décembre.

A REPARER ET A NETTOYER, PIANO-FORTE ET HORLOGE

LES PERSONNES qui ont des PIANO-FORTE à réparer et à accorder, ainsi que des HORLOGES ou PENDULES à nettoyer ou à arranger peuvent s'adresser au BUREAU de L'IMPARTIAL, où on leur indiquera une personne habile dans les deux genres.

Laprairie, 11 décembre,

A VENDRE

A CETTE IMPRIMERIE.

SOMMATIONS, Subpœna, Règles de Cour, Exécutions, Saisies Arrêts, Saisies Gageries, à l'usage de Messieurs les Greffiers des Commissaires pour la décision sommaire des petites Causes, Contrat de Vente, pour Messieurs les Notaires, et Procès Verbeaux de Saisie pour Messieurs les Huissiers.

Laprairie, 11 décembre, 1834.

Imprimé et publié tous les Jeudi

PAR

RAYMOND ET JAUMENNE.

CONDITIONS DE L'IMPARTIAL.

Ce Journal se publie tous les JEUDIS soir. Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, outre les frais de poste, payable par trimestre et d'avance. Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant leur semestre échu et payer leur arrérages.

On ne reçoit pas de souscriptions pour moins de six mois.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous 25 cts. et pour chaque insertion subséquente 7½ cts. dix lignes et au-dessous 50 cts. de 10d. pour chaque insertion subséquente. Au-dessus de 10 lignes, 4d. par ligne pour la première insertion, et 1d. pour chaque insertion subséquente.

Nous publierons les annonces qui nous seront adressées, jusqu'à ce que nous ayons reçu ordre de discontinuer.